

Pelléas et Mélisande

Maurice Maeterlinck

Mise en scène Alain Batis

REVUE DE PRESSE

Création 2015

Contact diffusion

Emmanuelle Dandrel

06 62 16 98 27 • e.dandrel@aliceadsl.fr

Edition de Lunéville Vendredi 13 novembre 2015

Lunéville

Pelléas et Mélisande : un amour tragique

En Lunéville

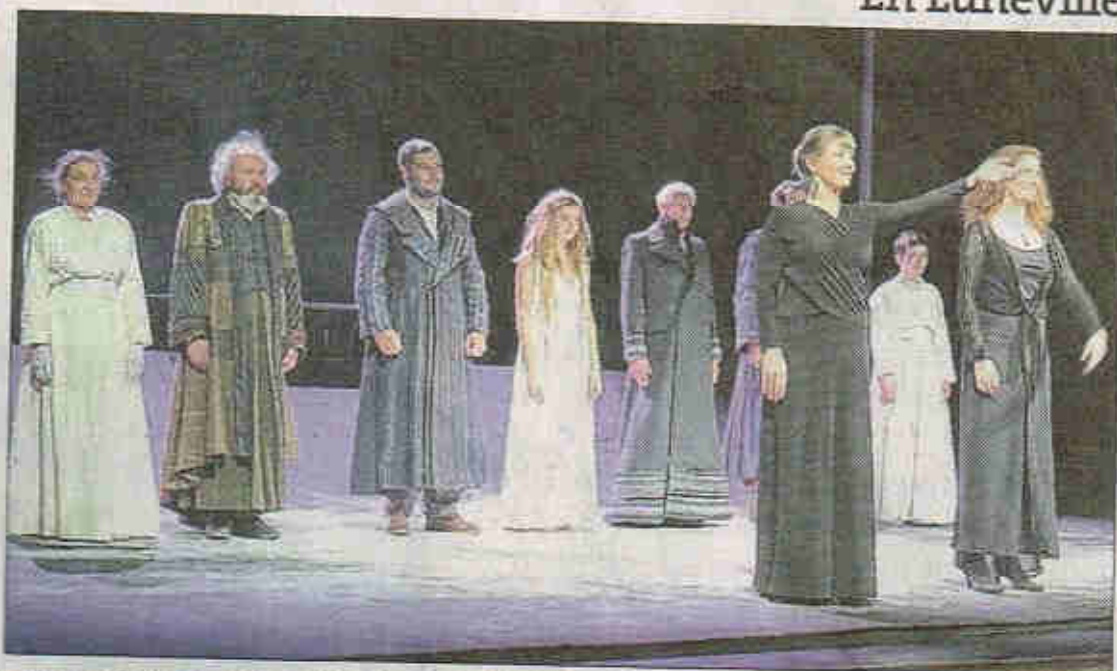


Photo ER

■ La création de la Mandarine blanche était livrée hier soir et le sera ce soir encore, à la Méridienne.



■ Musiciennes et comédiens chaleureusement applaudis après près de deux heures de présence.

Théâtre

Ombres et lumières

C'est une tragédie grecque, un Roméo et Juliette et une histoire d'amour d'hier et d'aujourd'hui qu'a pu découvrir hier soir le public réuni à la Méridienne. Une assistance composée d'un grand nombre de lycéens auprès desquels les membres de la Mandarine blanche ont pu travailler dans le cadre de leur résidence. L'heure était arrivée de livrer la création de cette compagnie, autour de cette pièce écrite par Maeterlinck. Où l'on sentait cette inclinaison impossible et irrémédiable entre Mélisande, jeune fille-enfant aux longs cheveux blonds, découverte en forêt par Golaud. Le prince l'épouse, sans rien savoir d'elle, puis retourne en son royaume où Mélisande va découvrir le demi-frère de son mari, Pelléas. Entre ces deux-là, d'évidence, il se passe quelque chose. Même quand leurs regards ne se croisent pas encore mais filent vers la mer ou que leurs mains ne se touchent pas lorsqu'ils vont

ensemble jusqu'à la grotte des aveugles. Il y a les doutes de Golaud, sa colère, sa jalousie, la rivalité entre les deux hommes. Jusqu'à l'irrévocable. Autant de sentiments et de tensions brillamment restitués, voire exacerbés, par la mise en scène d'Alain Batis. Ici la lumière est totalement maîtrisée pour souligner le propos, tombant par halo sur la scène qui a pris du relief et donne l'impression de rendre le chemin des acteurs plus difficile encore. Il plane comme un brouillard sur ce décor volontairement dépouillé et froid où les silhouettes se floutent parfois à la faveur d'un voile de tissu qui descend et se relève ponctuellement. De quoi ajouter au sentiment d'oppression qui règne et que le piano, le violon, et les voix des musiciennes ne peuvent dissiper. Jusqu'à ce que le rideau tombe.

P.B.

☎ « Pelléas et Mélisande », ce soir encore, à 20 h 30, à la Méridienne. Des places sont encore disponibles.

Semaine du 4 janvier 2016

Théâtre

Pelléas et Mélisande



Metteur en scène précieux, Alain Batis s'attache à révéler la dimension visuelle et poétique des œuvres qu'il monte. Après *Neige* de Maxence Fermine, il fait le choix de magnifier les amours de Pelléas et Mélisande en les installant dans une scénographie sobre et dépouillée. Quelques panneaux flottants, un jeu sur la transparence et la pénombre, des costumes blancs et vaporeux accentuent en effet la densité dramatique et symbolique du mélodrame. Le jeu tellurique des comédiens fait le reste, avec la complicité de deux musiciennes et de marionnettes pour les servantes.

Thierry Voisin



Théâtre : « Pelléas et Mélisande » par Alain Batis, ce soir au Théâtre de Corbeil Essonnes

Publié le 12 janvier 2016 | Par Audrey Jean

Actuellement en tournée le dernier spectacle de la compagnie La Mandarine Blanche se joue ce soir au Théâtre Corbeil Essonnes. Sous la direction d'Alain Batis « Pelléas et Mélisande » la pièce du belge Maurice Mæterlinck se pare ici d'une atmosphère mélancolique teintée d'étrangeté pour une immersion délicate à la source pure du poétique.



Le prince Golaud perdu dans une forêt rencontre la belle Mélisande, en pleurs au bord d'une fontaine. Il la ramène avec lui au royaume d'Allemonde pour l'épouser et la présenter à Arkel son grand-père, Geneviève sa mère et Pelléas son demi-frère. Entre ce dernier et Mélisande naît un amour secret et interdit.

Si le grand public connaît « Pelléas et Mélisande » sous la forme d'un opéra, notamment celui de Debussy, la pièce de théâtre de Maurice Mæterlinck est, elle, plus rarement montée. La compagnie La Mandarine Blanche s'y attelle avec délicatesse, dans le juste prolongement de sa recherche métaphysique autour de la beauté entamée sur les précédentes créations. Comme à son habitude Alain Batis soigne son esthétique, convoquant pour l'occasion un univers éthéré, partiellement flouté par un voile opaque. Au cœur de cet espace cotonneux les perceptions se troublent au gré du mélodrame, des personnages sans passé, sans histoires se meuvent lentement comme enveloppés dans une matière indéfinie, protégés par leur propre sensibilité. Le théâtre d'Alain Batis est polysensoriel, sur le plateau plusieurs disciplines s'entremêlent et trouvent un point de rendez-vous dans la langue symboliste du poète belge. Tandis que des marionnettes étranges hantent progressivement l'espace scénique à l'ouverture du rideau, deux musiciennes délivrent de bout en bout une partition sur mesure de toute beauté, permettant au spectateur d'entrer plus intensément dans cette fable. L'écriture hautement symboliste de Mæterlinck tend sans cesse à dessiner les limites mouvantes entre obscurité et lumière, le péché des amants coupables doit ainsi rester tapi dans la pénombre, alors que la lumière fascine autant qu'elle effraie. La distribution est à la hauteur de l'enjeu, les interprétations de chacun délicates comme de la dentelle tant les mots de Maeterlinck semblent fragiles. Soulignons la performance d'Elsa Boyaval excellente dans le rôle du petit Yniold, ainsi que celle de Laurent Desponds qui fait preuve d'une certaine animalité, une tension plus terrienne dynamisant par endroits le crescendo de cet intrigue. Théo Kerfridin enfin se révèle, le jeune acteur trouve précisément le juste endroit entre la neutralité du jeu désincarné et une sensibilité à fleur de peau.

Audrey Jean

Le Grain de Sel de Dominique Poncet

Spectacles et ciné à tout va !

« PELLÉAS ET MÉLISANDE » de MAURICE MAETERLINCK- MISE EN SCENE ALAIN BATHIS-THEATRE DE L'ÉPÉE DE BOIS

DANS LES MYSTERES DES SONGES



Publié en 1892, et créé l'année suivante au théâtre des Bouffes Parisiens à Paris, « Pelléas et Mélisande » est l'une des plus envoûtantes histoires d'amour jamais écrites. Il faut dire qu'elle a été composée par le belge Maurice Maeterlinck, dont l'œuvre fut couronnée en 1911 par le prix Nobel de littérature.

C'est une histoire qui commence comme un conte de fée et se termine sur un drame. Il était une fois, dans une époque lointaine, un prince nommé Golaud qui s'était perdu dans une forêt de son royaume. Au bord d'une fontaine, il rencontra une jeune fille en larmes, égarée, comme lui, et qui s'appelait Mélisande. Ce fut comme si la foudre tombait sur le jeune homme. Il ramena Mélisande dans son château et l'épousa, sans vraiment lui demander son avis. Mais Golaud avait un demi-frère, Pelléas, qui lui aussi s'éprit de la jeune fille, et, cette fois-là, il y eut amour réciproque. Pendant longtemps les deux amoureux ne se dirent rien et ne se touchèrent pas. Mais le jour où, enfin, ils s'avouèrent leurs sentiments, Golaud les surprit. Rendu fou par la jalousie, ce dernier tua Pelléas et blessa Mélisande, qui bien qu'ayant accouché d'une petite fille, mourut de chagrin...

Enigmatique comme un rêve, d'une étrangeté à la fois inquiétante et mélancolique, ce drame, dont Debussy s'empara en 1902 pour composer un opéra, est un chef d'œuvre du théâtre symboliste. Il est transposée du mythe de Tristan et Yseult, mais a des accents shakespeariens et sa langue est d'une beauté qui confine au sublime.

Encore faut-il savoir en restituer l'atmosphère, si « romantique ». Le metteur en scène Alain Batis a su. Sa scénographie très sobre, très dépouillée, construite autour de savants jeux de voiles et de lumières laisse la charge poétique du texte envahir le plateau. Il est beaucoup aidé par une distribution plus qu'impeccable. Tous ses comédiens, sans aucune exception, semblent comme portés par la langue de Maeterlinck, qu'il faut « dire » avec simplicité et sans emphase. Ce qu'ils font est magnifique de retenue et d'abandon simultanés. Ils sont accompagnés, sur une musique signée Cyriaque Bellot, par une violoniste et une pianiste, toutes les deux chanteuses.

Parce qu'il tombe souvent dans un maniérisme ou un « pompiérisme » qui le rend insupportable, le théâtre symboliste a déserté les scènes. On se prend à le regretter devant ce « Pelléas et Mélisande » joué sans aucune concession, c'est-à-dire travaillé en se laissant simplement conduire par sa charge poétique, qui est ici d'une profondeur et d'un chatoiement infinis.

Cette création laissera sûrement quelques spectateurs sur le bord de la route.

Mais si on accepte de se laisser embarquer, ce voyage dans cet univers de songe et de féerie pourra procurer un plaisir fou, un dépaysement total.

(Théâtre de l'Épée de Bois- 75012-Paris- jusqu'au 5 février)

Dominique PONCET

Pelléas et Mélisande
Théâtre de l'Épée de Bois (Paris) janvier 2017



Drame de Maurice Maeterlinck, mise en scène Alain Batis, avec Tom Boyaval, Alain Carnat, Laurent Desponds, Théo Kerfridin, Pauline Masse, Emile Salvador, Jeanne Vitez, Saskia Salembier, et Elsa Tirel.

Depuis le spectacle "[Neige](#)", la *Compagnie La Mandarine Blanche* fondée et dirigée par **Alain Batis** s'est engagée sur la voie de l'approche poétique des oeuvres en convoquant tous les arts sur scène pour la création d'un spectacle "polysensoriel".

Cette approche convient particulièrement à "**Pelléas et Mélisande**", opus de l'écrivain, poète et dramaturge belge francophone et figure majeure du mouvement symboliste, Maurice Maeterlinck dont Alain Batis présente une magistrale proposition immersive qui sidère autant qu'elle transporte le spectateur avisé.

Avisé car, sauf pour quelques esprits heureusement dotés d'une intuition eidétique, une observation liminaire s'impose pour la compréhension et l'appréciation de l'œuvre de Maeterlinck qui se situe, tant par son univers que par sa facture, aux antipodes du théâtre entendu dans son sens conventionnel et nécessite une révision préalable de l'Histoire de l'Art.

En effet, écartant les dogmes du réalisme et de l'incarnation au profit d'une esthétique sensible, le théâtre symboliste repose sur une conception spirituelle du monde et vise à en saisir sa réalité cachée par le décryptage de symboles.

En l'espèce, "Pelléas et Mélisande", qualifié par son auteur de "variation supérieure sur l'admirable mélodrame", décline, sous forme d'un poème dialogué, l'argument classique et intemporel de l'amour interdit, qui innerve nombre de mythes et légendes dont celle de Tristan et Yseult, en l'occurrence entre Mélisande, jeune fille mystérieuse sans passé et Pelléas, le demi-frère du prince du sombre royaume d'Allemonde dont elle est devenue l'épouse, utilisé comme substrat métaphorique pour aborder l'emprise du destin sur des personnages qui, par ailleurs, ne sont que les véhicules sensibles d'une idée ou d'un principe vital.

Par ailleurs, dans ce répertoire qui ressort au "théâtre immobile" brassant les thèmes, entre autres, du mystère des origines, de l'être subtil, du destin, de la mort et de la clairvoyance permettant l'accès à un état supérieur de la conscience par le franchissement de la seconde enceinte", la langue utilisée peut décontenancer par l'utilisation de mots ordinaires pris non dans leur acception courante pour nommer ou décrire mais comme symboles pour exprimer des impressions.

De plus, au plan stylistique, l'auteur emploie des figures de construction, dont la répétition lexicale, tel un bégaiement sur un mot, une phrase voire une interjection, qui déconcerte l'oreille contemporaine.

Cela étant, **Alain Batis** a réalisé un travail colossal d'exégèse, avec la collaboration de **Sabine Quiriconi** pour la dramaturgie, et de fédération des talents de sa troupe pour dispenser d'une beauté formelle et d'un impact poétique exceptionnels grâce à la scénographie de **Sandrine Lamblin**.

Appuyée par les lumières crépusculaires de **Jean-Louis Martineau** et soutenue par la création originale pour piano, violon et chant de **Cyriaque Bellot** interprétée par **Elsa Tirel** et **Saskia Salembier**, elle instille l'atmosphère du merveilleux épuré d'un espace-temps d'une quatrième dimension à l'irréalité séraphique dans laquelle se déplacent des figures médiévales quasi-fantomatiques comme des résurgences mnésiques d'un rêve venu du fond des âges.

Alain Batis a réussi son projet de "spectacle théâtral, musical et poétique pour sept comédiens, deux musiciennes et des marionnettes", conçues par **Pascale Blaison** qui complète le coryphée des servantes.

Des comédiens - **Tom Boyaval, Alain Carnat, Laurent Desponds, Théo Kerfridin, Emile Salvador et Jeanne Vitez** - remarquables dans leur maîtrise d'une prosodie anti-naturelle avec une mention spéciale pour **Pauline Masse**, lumineuse et palpitante Mélisande, à la présence irradiante.

Martine Piazzon
Froggy's Delight

Théâtre

Goethe, Synge, Maeterlinck, Fuller Le temps des univers singuliers

« **Urfaust** » de Goethe,
« **la Source des saints** » de Synge,
« **Pelléas et Mélisande** » de Maeterlinck,
« **Shock Corridor** » d'après le film de Samuel Fuller :
quatre spectacles originaux.

- Goethe s'est passionné pour la figure de Faust sa vie durant. Dès 1775, il a à peine 25 ans, il arrive à Weimar et fait la lecture d'une première version qui sera pieusement recopiée par une admiratrice, version qui ne sera retrouvée qu'en 1887, bien après sa mort en 1832. Il a laissé les deux parties de son immense « Faust ».



- « **Urfaust** » (1) est très rarement mis en scène. C'est une œuvre elliptique, inachevée, lourde de ses influences archaïques, traditionnelles, populaires. Gilles Bouillon met en scène dans une très belle scénographie de Nathalie Holt et des lumières superbes. Un rythme soutenu et fluide, des comédiens remarquables, avec Frédéric Cherboeuf dans le rôle de Faust, Vincent Berger dans celui de Méphisto, Marie Kauffmann dans celui de Marguerite. La traduction de Jean Lacoste et Jacques Le Rider est nerveuse et belle. Faust est une sorte d'homme en marche, à la recherche d'un sens... Passionnant !

Conte et Poésie

L'Irlandais Synge (1871-1909) est très connu pour son « Baladin du monde occidental » et pour avoir réinventé une langue, rocailleuse et en prise avec la terre. Dans une traduction nouvelle de Noëlle Renaude, « **la Source des saints** » (2), mise en scène de Michel Cerda, est une sorte de conte étrange dans lequel les héros sont deux pauvres aveugles, ici joués par Anne Alvaro et Yann Boudaud.

Pas de décor, un espace nu, des voix, des sensibilités troublantes. Une histoire fantastique, avec sa morale (que se passe-t-il si un saint vous rend la vue ?), une histoire dans laquelle le « saint » est aussi un bonimenteur, que joue avec finesse Arthur Verret. Étrange, très étrange et prenant.

Dans ce droit fil, on retrouve l'univers si particulier de Maeterlinck (1862-1949) et la très célèbre pièce qu'est « **Pelléas et Mélisande** » (3). Un charme indéniable se dégage de l'œuvre et Alain Batis, qui signe la mise en scène, convoque la musique (deux jeunes femmes chantent et jouent piano, violon, alto), travaille sur les atmosphères et s'appuie sur des lumières subtiles.

« **Pelléas et Mélisande** » est une œuvre très difficile qui exige des interprètes une présence originale et très tenue. Jeanne Vitez incarne Geneviève et est entourée dans certaines scènes de grandes marionnettes fantomatiques. C'est la lumière qui sculpte l'espace et l'on suit cette histoire puissante portée par une langue poétique qui envoûte.

Jeunes Talents

On change de siècle et d'atmosphère avec le travail conduit par Mathieu Bauer avec douze élèves, six garçons, six filles, de la promotion sortante de l'École du Théâtre national de Strasbourg. Il adapte très intelligemment le scénario du film de l'Américain Samuel Fuller, « Shock Corridor » (4) qui date de 1963. Un journaliste qui rêve du prix Pulitzer se fait interner dans un hôpital psychiatrique pour enquêter sur un crime qui a eu lieu dans l'établissement. Musique en direct et en continu, intermèdes chantés et dansés, fil de l'intrigue et fils de la vie du réalisateur lui-même et des comédiens du film, tout permet aux jeunes de donner la mesure de leurs talents sûrs, de leur formation excellente.

Armelle Héliot

(1) *Théâtre de la Tempête, jusqu'au 5 février.*

(2) *Théâtre de la Commune d'Aubervilliers, du 25 janvier au 2 février.*

(3) *Théâtre de l'Épée de Bois, jusqu'au 5 février.*

(4) *Nouveau Théâtre de Montreuil, jusqu'au 4 février.*

SPECTACLES SELECTION

LA LETTRE DES AMATEURS D'ARTS ET DE SPECTACLES



© Philippe Bertheau

PELLÉAS ET MÉLISANDE de Maurice Maeterlinck. Mise en scène Alain Batis avec Emile Salvador, Jeanne Vitez, Théo Kerfridin, Laurent Desponds, Pauline Masse, Tom Boyaval, Alain Carnat, Saskia Salembier (violon, alto, chant), Elsa Tirel (piano, chant).

Les grands moments de la littérature universelle offrent les exemples de l'amour interdit, avoué ou non, vécu dans la chair ou non, de toute façon voué à la douleur et à la mort. Parce qu'un tel amour est insupportable aux *autres*. Les Iago, Othello, Roi Marc, Hamlet et autres jaloux des tragédies immémoriales. Ici Golaud, prince égaré dans la forêt, découvre la fragile Mélisande au bord d'une source, puis épie les amants jusqu'à les surprendre auprès de cette même source et, convaincu de leur culpabilité, tue son propre frère Pelléas. Les amants ? Toute la question est là. Parce que pureté et innocence sont en constant porte-à-faux de l'incompréhension des autres. Comment exprimer l'ineffable sinon par des mots simples, dans la franchise sans emphase des cœurs ? La mise en scène témoigne avec bonheur de ce dépouillement en clair-obscur, en blanc et noir contrastés, entre feuillages et mouvance liquide, par des volumes et des reliefs à peine ébauchés, par des panneaux translucides qui glissent subrepticement, par les halos de lumière vive qui arrachent pour quelques instants les protagonistes à l'obscurité trouble des brumes rampantes. Lieux implicites, à peine suggérés, caresses des yeux, gestes inachevés, sentiments à demi-mots. Mélisande est Ophélie au bord de l'eau, Juliette sur son tombeau, la blonde Yseult qui ne saurait survivre. Figure tutélaire, l'aïeul Arkël s'attendrit devant tant de jeunesse flétrie, l'enfant Yniold est le témoin naïf des secrets adultes, tandis que Golaud, enfin décillé, mesure l'éternité de culpabilité qu'il lui reste à vivre. Il revient au chœur et à ses marionnettes blafardes de dire l'explicite du récit. Les voix des acteurs sont lentes et presque atones, pour leur donner une force vivifiée par l'entrelacement de la musique chorale et instrumentale qui les accompagne et les sous-tend.

Un spectacle étonnant, ambigu, quasi féérique, qui met le public comme en apesanteur poétique.

A.D.

La Terrasse

L'Épée de Bois / de Maurice Maeterlinck / mise en scène Alain Batis

Pelléas et Mélisande

Publié le 23 janvier 2017 - N° 250

Alain Batis et la compagnie La Mandarine Blanche portent à la scène le poème *Pelléas et Mélisande* (1892) de Maurice Maeterlinck, et créent une rêverie envoûtante, baignée par une étrangeté crépusculaire.



DR Un conte étrange à la lisière de deux mondes

C'est toujours un véritable défi pour un metteur en scène de s'emparer d'une œuvre de Maeterlinck, tant son univers poétique éminemment personnel s'aventure au-delà de la surface des choses vers des zones secrètes, obscures, emplies de mystère. Des zones où l'essentiel semble contenu dans les silences et l'inexprimé, dans un ailleurs inconnu. La langue simple, concise et précise, qui se déploie en boucles et en ellipses, décrit l'éclosion d'un amour impossible qui naît entre Mélisande et Pelléas, demi-frère de Golaud, l'époux de la jeune fille qu'il a découverte en pleurs dans une forêt au bord d'une fontaine. La vivacité et l'évidence du conte sont imprégnées par une atmosphère trouble et triste. « *Variation supérieure sur l'admirable mélodrame* », selon les mots de Mallarmé, le poème ouvre de délicates et profondes échappées vers l'inconscient et le rêve. Ce théâtre de l'impalpable fascine Alain Batis, qui, avec cette mise en scène, complète un cycle affirmant en toute humilité « *une urgence à convoquer de la beauté* », cycle initié par *La Femme oiseau*, création réussie inspirée par une légende japonaise. Pour cette mise en scène du poème de Maeterlinck, il a réalisé un travail méticuleux, exigeant et ambitieux, embrassant toutes les dimensions sensorielles que fait naître la langue, œuvrant à dégager le drame de toute composante psychologique pour atteindre une épure intemporelle.

Épure intemporelle

Une épure qui laisse émerger l'amplitude infinie du mystère, grâce d'abord à un travail très soigné des lumières de Jean-Louis Martineau, principal élément scénographique, et aussi à une création sonore interprétée à jardin par deux musiciennes et chanteuses, la violoniste Saskia Salembier et la pianiste Elsa Tirel. Baigné par un halo de brume, l'espace du plateau est habité par une étrangeté à la lisière du réel et du rêve, un flou crépusculaire où se rejoignent le monde des vivants et celui des morts. La scène inaugurale très réussie unit comédiens et marionnettes dans une même apparence formelle, et instille d'emblée un onirisme étrange où coexistent des mondes distincts. Les personnages s'apparentent à des figures hiératiques, statiques, comme en retrait de toute impétuosité, même lorsque de profonds tourments les agitent. Centré sur la voix du poème qui traverse les comédiens, parfois même les isole dans leur solitude, Alain Batis évite le piège d'un esthétisme désincarné. Théo Kerfridin (Pelléas), Laurent Desponds (Golaud), Pauline Masse (Mélisande), Emile Salvador (Arkël) et Tom Boyaval (Yniold) composent une partition délicate. C'est un théâtre de la présence intérieure qui se déploie, une rêverie lente, envoûtante et mélancolique, hors de tout effet de séduction et de précipitation.

Agnès Santi